

sous la direction de  
Jean-Yves Causer, Freddy Raphaël  
& Stéphanie Cassilde

A close-up photograph of two hands shaking, symbolizing agreement or partnership. The hands are positioned diagonally across the frame, with the fingers interlocked. The lighting is dramatic, highlighting the texture of the skin and the shadows of the fingers.

# Faire lien

Hommage à Juan Matas

The logo for 'neotheque' features a diamond shape with a red outline and a white fill. The word 'neotheque' is written in a bold, black, sans-serif font across the bottom of the diamond.

**neotheque**

sous la direction de  
Jean-Yves Causer, Freddy Raphaël  
& Stéphanie Cassilde

# Faire lien

Recueil en hommage à Juan Matas



Maquette de couverture : Néothèque

© Néothèque, 2012  
7 place d'Austerlitz, 67000 Strasbourg  
<http://www.neotheque.com>  
ISBN 978-2-35525-088-0  
(version e-book de l'édition papier parue sous ISBN 978-2-35525-087-3)

Ont contribué à cet ouvrage :

**Maurice BLANC**, Sociologue, Professeur émérite de l'Université de Strasbourg, Centre de Recherche et d'Étude en Sciences Sociales (CRESS, EA 1334)

**Joëlle BOURGIN**, Sociologue, Professeure agrégée de sciences sociales, Université Stendhal Grenoble 3

**Stéphanie CASSILDE**, Économiste et Sociologue, Chargée de recherche Centre d'Études de Populations, de Pauvreté et de Politiques Socio-Economiques & International Network for Studies in Technology, Environment, Alternatives, Development (CEPS/INSTEAD, Esch-sur-Alzette, Luxembourg), Chercheuse associée au Centre d'Études et de Recherches sur le Développement International (CERDI, UMR Université d'Auvergne/CNRS 6587)

**Jean-Yves CAUSER**, Sociologue, Maître de conférences à l'Université de Haute Alsace, Laboratoire Culture, Sport, Santé, Société (C3S, EA 4660 Université de Franche-Comté)

**Gilles FERRÉOL**, Sociologue, Professeur à l'Université de Franche-Comté, Directeur du Laboratoire Culture, Sport, Santé, Société (C3S, EA 4660)

**Philippe HAMMAN**, Sociologue, Professeur à l'Université de Strasbourg, Directeur du Centre de Recherche et d'Étude en Sciences Sociales (CRESS, EA 1334)

**Isabelle HÉBERLÉ**, Doctorante à l'Université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Institut d'Étude du Développement Économique et Social (IEDES, UMR 201)

**Pascal HINTERMEYER**, Sociologue, Professeur à l'Université de Strasbourg, Directeur du Laboratoire Cultures et sociétés en Europe (UMR 7236)

**Jacqueline IGRSHEIM**, Maître de conférences en mathématiques appliquées à l'Université de Strasbourg, Centre de Recherche et d'Étude en Sciences Sociales (CRESS, EA 1334)

**Laurent MULLER**, Sociologue, Maître de conférences à l'Université de Strasbourg, Laboratoire Cultures et sociétés en Europe (UMR 7236)

**Éric NAVET**, Ethnologue, Professeur à l'Université de Strasbourg, Centre de Recherche et d'Étude en Sciences Sociales (CRESS, EA 1334)

**Mohamed OUARDANI**, Sociologue, Maître de conférences à l'Université de Strasbourg, Laboratoire Cultures et sociétés en Europe (UMR 7236)

**Cathia PAPI**, Sociologue, Maître de conférences à l'Université de Picardie Jules Verne, CURAPP (UMR 7319)

**Roland PFEFFERKORN**, Sociologue, Professeur à l'Université de Strasbourg, Laboratoire Cultures et sociétés en Europe (UMR 7236)

**Pascal POLITANSKI**, Sociologue, Maître de conférences à l'Université de Strasbourg, Laboratoire Culture, Sport, Santé, Société (C3S, EA 4660 Université de Franche-Comté)

**Claude RÉGNIER**, Démographe, Ancien président de l'Université Marc Bloch de Strasbourg

**Maurice SACHOT**, Philologue, Professeur émérite de l'Université de Strasbourg

**Maximiliano SOTO**, Sociologue, Doctorant à l'Université de Strasbourg, Centre de Recherche et d'Étude en Sciences Sociales (CRESS, EA 1334)

**Gilbert VINCENT**, Philosophe, Professeur émérite de l'Université de Strasbourg

## Sommaire

### **Préface**

*par Jean-Yves Causer & Freddy Raphaël* p. 13

### **Introduction**

*par Jean-Yves Causer & Stéphanie Cassilde* p. 19

## **I. Introduction à la problématique du lien social**

Politiques d'intégration et altérité

*par Gilles Ferréol* p. 27

Les métamorphoses du lien social

*par Pascal Hintermeyer* p. 45

Quand le conflit est occulté.

Critique des notions d'exclusion et de lien social

*par Roland Pfefferkorn* p. 57

Espaces-frontières et production du lien social :  
quelques propositions

*par Philippe Hamman* p. 73

Filiation symbolique, affiliations imaginaires

*par Gilbert Vincent* p. 101

## II. Lien social, entre transaction et engagement

Engagements altruistes aux Restos du Cœur  
*par Laurent Muller* *p. 133*

Division du travail et expérience des acteurs.  
À propos de l'exercice des responsabilités collectives  
dans les universités  
*par Joëlle Bourgin* *p. 147*

Le savoir en liberté conditionnelle :  
un regard sociologique porté sur l'école française  
*par Pascal Politanski* *p. 179*

Humour et engagement en formation informelle  
à distance  
*par Cathia Papi* *p. 191*

Pénibilités au travail. Le cas des ouvriers du BTP  
*par Jean-Yves Causer & Jacqueline Igersheim* *p. 207*

## III. Lien social, entre ruptures et violences symboliques

Les "vieux hommes",  
ou La vulnérabilité des mastodontes  
*par Mohamed Ouardani* *p. 231*

Sommes-nous tous des dys ?  
Le pathologique entre tare fautive et anomalie normalisée  
*par Maurice Sachot* *p. 251*

Ségrégations et agrégations dans les quartiers St-Joseph  
(Strasbourg-Koenigshoffen) et Bueras  
(Valparaiso-Playa Ancha) : des lieux de liens forts ?  
*par Maximiliano Soto & Maurice Blanc* *p. 269*

Le système des réductions jésuites au Paraguay,  
XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles : réflexions sur l'ethnocide missionnaire  
*par Éric Navet* *p. 301*

Dépendance chromatique et domination raciale.  
Une articulation entre relation sociale de couleur  
et rapport social de race au Brésil  
*par Stéphanie Cassilde* p. 329

Les stratégies à l'œuvre dans la reconstruction  
d'une société en exil. Le gouvernement tibétain  
en exil vu à travers la sociologie des organisations  
*par Isabelle Héberlé* p. 361

## **Conclusion**

Faire lien. Force et fragilités d'un invariant sociétal  
synonyme de solidarité, d'attachement et d'échanges  
*par Jean-Yves Causer* p. 389

## **Postface**

*par Claude Régnier* p. 407

## **Travaux et publications de Juan Matas**

Articles, chapitres d'ouvrages, rapports  
et travaux publiés p. 413

Activités d'enseignement, de recherche  
et d'administration p. 418

Conférences et communications p. 422



## Les “vieux hommes” ou La vulnérabilité des mastodontes

Mohamed Ouardani

Lorsque les éditeurs de ce recueil m’ont proposé la *participation* à un « hommage » à Juan Matas – qu’ils en soient remerciés –, j’ai accepté volontiers avant même d’entrevoir ce que je pourrai proposer autour de la thématique retenue, celle de *faire lien*. Juan fait indéniablement partie de ceux qui ont compté et qui comptent encore, aussi bien dans mon cursus universitaire, alors étudiant, que, passé de l’autre côté de la barrière, dans ma jeune carrière d’enseignant-chercheur. Sûrement que la pudeur m’avait empêché de lui en faire part et j’éprouve aujourd’hui un grand ravissement de pouvoir le mentionner dans cet écrit... À y avoir réfléchi, il m’a semblé que de tout ce qui pourrait *faire lien* avec Juan Matas et ses travaux, la notion du *vivre-ensemble* constitue celle qui – comme l’a écrit Henri Janne (1976) lors d’un hommage à Roger Bastide – « pourrait éveiller de sa part quelque intérêt ». Le *vivre-ensemble* me semble une des meilleures passerelles entre les thématiques de recherche de Juan et les miennes et, finalement, entre lui et moi.

*Il entre dans l'âge où on ne se recommencera plus, l'âge où on commence à vieillir, où il faut accepter de prendre dans la société une place qui vous fera exister comme autre parmi les autres. Bien avant d'être un destin biologique, le vieillissement est un destin social.*

André Gorz (1964), *Le vieillissement*.

C'est sûrement un lieu commun de dire que les normes et les règles sociales sont rarement figées et immuables. Il est néanmoins utile de rappeler que nos conditions de vie sociale, le fait de vivre dans un milieu avec d'autres, font que nous passons un temps non négligeable de notre existence à résoudre des problèmes que l'environnement et le *vivre-ensemble* nous posent. Cela est encore plus marquant lorsque nous vivons dans des sociétés objets de rapides changements. Aussi, le terrain de mes interrogations, à ce propos, se situe dans divers mondes sociaux tunisiens, moyennant la problématique de l'*arrangement* entre les idéaux normatifs et la réalité changeante des contextes et des environnements. Et je consacrerai cette contribution à éclairer la position dans laquelle se trouvent un certain nombre de vieux-hommes – du moins ceux avec qui j'ai pu travailler –, justement, dans des contextes sociaux changeants, s'agissant des manières dont ils s'accommodent du changement, ou accommodent ce dernier, sans abandonner l'essentiel de ce qui fait leur légitimité et l'assise de leur « aura ».

Est-il nécessaire de préciser que la vieillesse à laquelle il est fait référence dans la désignation de « vieux-hommes » n'a rien de dépréciatif. D'ailleurs, il s'agit moins d'une référence à un âge biologique, défini et quantifiable, qu'à un statut social, une image, une représentation, trouvant écho dans le sens commun, dans la division de la société et dans la catégorisation des membres qui la composent. Je situerai cette catégorie – d'une manière strictement approximative – parallèlement au statut de grands-parents et de celui de parents dont les enfants sont en âge de se marier. Il ne s'agit aucunement de vieillesse biologique mais d'âge aussi bien biologique que social où l'on est amené à jouer des rôles autres que ceux qui incombaient jusque-là. Particulièrement un rôle de référent en matière de codes et de normes sociaux, une sorte d'incarnation de ce qui fait l'identité et le système de représentations que partage le groupe (Gorz, 1964, en épigraphe).

## À la quête du paradis perdu...

Il n'est pas difficile de démontrer – particulièrement à travers les littératures sociologiques ou anthropologiques – que les hommes sont souvent, pour ne pas dire toujours, désignés dans la société tunisienne (il en est, bien entendu, de même dans beaucoup d'autres sociétés) comme la catégorie sociale dominante. Et dans cette perspective, les *vieux-hommes*, eux, sont considérés comme l'apogée et le comble de cette domination. Néanmoins, ces vieux-hommes méritent que l'on s'y attarde et que l'on essaie de les sortir de l'étiquette qui les stigmatise comme étant, en Tunisie, la catégorie sociale la plus rigide, la plus écrasante et la plus influente.

Pour ce faire j'approcherai les vieux-hommes par le biais des manifestations contestataires, qu'ils ont la réputation d'exprimer contre, en général, ce qui a cours dans la société. Ainsi, il n'est nul besoin d'être sociologue pour relever que leurs discours protestataires tournent généralement autour de propos qui sont devenus des lieux communs : « *Les regrets des temps passés où tout était mieux* » ; « *Les jeunes d'aujourd'hui ne respectent rien* » ; « *Les valeurs et les bonnes mœurs déclinent chaque jour davantage* » ; « *On ne sait pas où l'on va* » ; « *Les femmes ont pris beaucoup trop de liberté et il est indécent et immoral de s'habiller ou de se comporter comme elles le font* », etc.<sup>7</sup> Il est donc peu original de proférer de telles affirmations, qui sont loin d'être des révélations. D'autant plus que ce genre de propos n'est pas que constatable chez les personnes âgées tunisiennes. De génération en génération et d'une société à une autre, on retrouve à quelques niveaux près, ces mêmes expressions d'écart. Cependant, il est à mon sens intéressant de croiser ce type de discours avec la manière d'être au quotidien de leurs auteurs, car il n'est pas certain que ces prises de position sont en adéquation avec ce que leurs auteurs peuvent faire, dire ou décider dans leur vie de tous les jours. Que cela soit envers eux-mêmes, envers les membres de leur famille ou leur environnement.

---

7. Il faut dire que des hommes beaucoup plus jeunes peuvent aussi faire ce genre de réflexions et tenir ce genre de propos. D'une manière générale, ce sont souvent les *autres* que l'ont critique ou qui sont critiquables, et parmi ces *autres*, il y a bien sûr rarement ses semblables. Les femmes critiquent et râlent rarement contre les femmes ; les hommes rarement contre les hommes ; les vieux rarement contre les autres vieux...

Ma démarche est ici de ne pas céder au discours commun. De chercher à comprendre des comportements tenus pour *allant de soi*. D'éviter de conclure que la domination masculine, à titre d'exemple, est dans la nature des hommes ou que « râler » contre les plus jeunes ou contre les femmes est chez les vieux-hommes une seconde nature. Et, bien que ces thèmes d'études semblent universels et pouvant être traités dans beaucoup d'autres sociétés, expliquer ou donner à comprendre ces phénomènes restera attaché aux contextes propres à chaque société. Alors, qu'est-ce qui fait que les vieux-hommes soient des « râleurs », d'éternels mécontents ou des considérés comme tels ? Qu'est-ce qui fait finalement leurs regrets et leurs désarrois ?

Je dirai, pour entamer cette réflexion, que ces formes de contestation seraient moins des projets d'action qu'une manière de manifester son désaccord ou le décalage qui existerait entre ses propres manières de voir et de concevoir les choses et celles qui ont cours dans la société du présent. Contester l'*époque présente* serait, chez les vieux-hommes, et au-delà du poncif, une indication quant à l'ébranlement des manières d'être et de faire qu'ils ont connues. Une expression du décalage, voire du contraste, entre des valeurs qui semblent avoir été toujours en vigueur et d'autres dont tout ce que l'on sait d'elles c'est qu'elles sont « autres », venant *tout* bouleverser et *tout* mettre en cause. J'ajouterai comme autre hypothèse que les vieux-hommes, plus que les autres, vivent leur présent en oscillant davantage entre plusieurs manières d'être et de faire, et que dans ce contexte, ils seraient les plus vulnérables, les plus tourmentés et les plus fragilisés. Il ne leur est guère facile de s'accommoder au présent. À un présent dans lequel ils ont l'impression – probablement à raison – de ne plus trouver leur place ni les fondements de leur statut et ceux de leurs rôles. Ils sont les moins aptes à s'accommoder et à s'adapter au présent. D'autant plus que dans la société tunisienne, le rapport de force entre l'autorité sociale et l'émergence de l'individu, nous suggère distinctement que *tout le monde* pourrait être « gagnant » du fait de l'émergence de l'individu sauf, assurément, les dépositaires de l'autorité sociale et les gardiens des valeurs, ou plus explicitement à leurs dépens. Il en va donc de leur « survie sociale », si j'ose dire...

Je suis bien entendu conscient que je risque de faire hausser les sourcils à plus d'un en avançant que, dans la société tunisienne, la catégorie la plus fragile est celle des dépositaires de l'autorité et,

parmi elle, essentiellement les vieux-hommes. Il faut dire que nous sommes tellement habitués à voir ce genre de qualificatif réservé plutôt aux femmes... Pour exprimer cette fragilité en d'autres termes, je dirai que les vieux-hommes *savent* que leur pouvoir d'autorité pèse de moins en moins lourd dans la balance de l'équilibre social. Ils *savent* aussi qu'ils sont de moins en moins écoutés et que leurs avis sont de moins en moins pris en considération par les *autres*, par les *leurs*. Et c'est bien cette conscience qui les amène souvent, me semble-t-il, à se radicaliser et à rejeter les nouvelles manières d'être et de faire qui sont déjà bien ancrées au sein de la société. Il y a là une position très peu « confortable »...

### **Être et paraître aux yeux de ses semblables**

Il y a chez les individus une tendance à vouloir être entre individus d'une même catégorie sociale, entre pairs. Nous pouvons en dire autant en termes de classes ou de rangs sociaux. Mais ce qui nous importe ici c'est cette tendance qu'ont les hommes à vouloir être entre hommes, les femmes entre femmes, les jeunes entre jeunes, les vieux entre vieux, *etc.* Sans doute que ce penchant est largement aidé par la division sexuelle et générationnelle du monde social en termes d'activités, d'espaces et de représentations. De fait, cette proximité impose aux individus un niveau de comportement qui soit approprié par rapport à l'image collective de chacune des catégories qui forment le groupe. Aussi, lorsque nous agissons en vue, par exemple, de *sauver la face*, ce n'est pas qu'envers ceux dont nous disposons d'autorité que nous sommes amenés à le faire. Nous veillons aussi à garder la face, la meilleure, au sein de notre même catégorie sociale, en l'occurrence celle des dépositaires de l'autorité lorsque l'on est vieil-homme. Dans ce sens, appartenir à une catégorie, exige un niveau de comportement en adéquation avec les représentations communes de ce qui fait cette catégorie (Goffman, 1974). Non seulement vis-à-vis des autres catégories, mais aussi relativement aux autres membres de la même catégorie qui attendent de chacun d'entre eux, qu'il ne faille pas aux attributs qui font leur catégorie. Aussi, le discours contestataire des vieux-hommes – dont des exemples ont été donnés plus haut – semble *aussi* être motivé par le souci de garder la face vis-à-vis des autres vieux-hommes.

« Je me souviens, étant adolescent, au début des années 80', d'un grand-oncle faisant part à mon père, en déplorant les faits, qu'untel, de sa propre génération, sort désormais "la tête nue" et qu'il a abandonné la chéchia [le couvre-chef en laine rouge]. Mon père non plus n'en portait pas... » (Fraj, commerçant, la quarantaine, marié et père de trois enfants).

Ainsi, le grand-oncle reproche à quelqu'un de sa propre génération, donc de sa même catégorie statutaire, de ne plus respecter ce qu'il considère comme une règle incombant à ceux qui, comme lui, sont, appartiennent, font partie et représentent la catégorie sociale en question. Il n'a pas par ailleurs reproché au père de mon interlocuteur – donc à la génération suivante – les mêmes faits, même s'il n'est pas exclu qu'il lui en a déjà fait la remarque en d'autres temps ou en d'autres lieux... Pour en avoir fait part au père de Fraj, il apparaît qu'il était plus « condamnable » pour son grand-oncle qu'un membre de sa catégorie ne porte *plus* la chéchia qu'un autre plus jeune en fasse autant, bien que l'attitude du plus jeune vienne briser la transmission d'une manière commune – au sens identitaire du terme – d'être et de paraître.

Cette manière de comprendre et de gérer les attitudes intra-groupe et intra-catégorie est d'une grande fréquence et pouvant être observée dans nombre des champs et des sphères de la vie sociale en général. Les ouvriers d'une usine d'assemblage de boîtes à vitesses pour machines agricoles – pour prendre un exemple totalement aléatoire – n'accepteront pas que l'un d'eux se mette à monter les pièces à une cadence plus *rapide* que celles des autres. Les élèves d'une classe mépriseront celui d'entre eux qui n'a de cesse que de se distinguer aux yeux du maître. L'épouse aura du mal à accepter que son mari dise *oui* à leur enfant alors qu'elle ait déjà dit *non*...

Si je me risquais à donner du crédit à un constat qui, bien qu'il soit vérifiable, reste bien hasardeux, je dirai qu'il y a chez les vieux-hommes une forme de complicité qui serait proche, somme toute, de celle que l'on peut croiser chez les membres d'une autre catégorie, comme celle des femmes ou des vieilles-femmes, par exemple, avec cependant, une nuance non négligeable : la cohésion des vieux-hommes me paraît, dans le contexte que je décris, davantage défensive. Ils font corps *contre* quelque chose, *contre* quelqu'un, quelques-uns... Dans ce cas, et parmi ceux et celles avec qui j'ai mené mes investigations, les vieux-hommes, plus que les vieilles-femmes, semblent en quête du renforcement de leur statut et de leur rôle. Ils donnent l'impression d'être en permanence en train de



repérer, de dénicher, puis d'essayer de réparer et de corriger ce qui leur semble ne plus être comme il se doit... Cela les conduit à fabriquer une sorte d'uniformité de la pensée, veillant à dire – à peu de nuances près – les mêmes choses, dans un même langage, à condamner les mêmes actes, les mêmes comportements, les mêmes individus et catégories d'individus... Quitte à préférer des dires et d'appuyer des positions sans que l'un ou l'autre d'entre eux ne soit forcément convaincu de leur véracité. Il serait alors de bon usage, notamment lorsque l'on se trouve en compagnie de ses semblables, de réitérer, de répéter ce qui est bon à dire et à entendre dans de pareilles circonstances et d'affirmer de la sorte son attachement aux bonnes valeurs, à celles qui sont censées être partagées par le groupe ou plus précisément, par la catégorie formant le contrôle social. Cela contribue probablement à les rassurer et à leur donner une dimension sociale sécurisante.

Habiba m'avait fait part d'une anecdote qui illustre bien le déchirement des vieux-hommes entre plusieurs mondes simultanés qui font leurs quotidiens : le leur et celui de leurs enfants. Il s'agit d'un souvenir qui date de la fin des années 80'. À cette époque elle n'avait pas encore vingt ans et son père, cheminot à la retraite, était dans sa sixième décennie. Il avait l'habitude de fréquenter un cercle de copains d'à peu près le même âge « *retraités et oisifs* », comme elle disait... Des copains qui font partie du monde « extérieur » du père puisqu'ils ne sont jamais venus à la maison et que le père ne parlait pas d'eux dans sa famille. « *De toutes les manières, ajoute mon interlocutrice, mon père ne parlait pas beaucoup...* » Ils avaient l'habitude de passer des après-midi entières, assis par terre contre un mur, non loin du café du quartier, à discuter, à observer les passants ou à jouer à la *خَرْبِقَة* (kharbga), sorte de jeu de dames dont le damier est constitué de trous dans la terre battue et de petits cailloux en guise de pions.

Un jour de marché, le père est rentré à la maison avec une paire de bottes de femme en skaï noir qu'il venait d'acheter dans une friperie. Parmi ses quatre filles, Habiba avait la « bonne » peinture et les bottes étaient donc pour elle. Quelques jours plus tard, il est rentré en rage de sa virée quotidienne et réclama la paire de bottes qu'il n'a pas manquée de lacérer à coup de ciseaux...

Le pourquoi du comment de l'histoire est que, de retour du lycée, Habiba n'est pas passée loin de la bande à son père qui ont été outrés par le spectacle de cette jeune fille que ses parents n'ont visiblement pas su éduquer et qui ose s'habiller de la sorte et se

montrer en public portant une jupe et une paire de bottes. « *Quelle manque de pudeur et d'éducation !* »... Il faut dire que son père était parmi ceux qui se sont livrés à la détraction de la fille-aux-bottes-noires sans laisser aucunement soupçonner qu'il s'agissait-là de sa propre fille...

Tout en lacérant les bottes, il reprochait à Habiba le fait que, par sa faute, il ait été amené à insulter, avec les autres, le père de la porteuse des bottes, donc à s'insulter lui-même...

Au-delà de son caractère quelque peu cocasse, cet exemple exprime, me semble-t-il, le tiraillement des vieux-hommes entre plusieurs mondes, entre plusieurs registres de représentations et de valeurs. Mais aussi il éclaire, un tant soit peu, comment, dans ce cas précis, la réaction quelque peu violente du père est survenue alors même que c'est lui qui était à l'origine de la situation « blâmable » dans laquelle s'est retrouvée sa fille. Blâmable par « la bande des vieux-hommes », par ceux qui font ou pensent faire « ce qui se fait » et de « ce qui ne se fait pas ». Visiblement, le père de Habiba ne voyait dans la paire de bottes un objet aucunement répréhensible lorsqu'il l'a achetée. Encore, il était *a priori* incapable de déceler dans ses bottes quelques choses de condamnable, en admettant que ses amis avaient raison d'être outrés. C'est dire qu'il n'est pas aisé, tout au moins pour un certain nombre non-négligeable de vieux-hommes, de comprendre et de réfléchir sur les composantes et les éléments de manières-*autres* qui s'installent, bon gré mal gré, dans le monde alentour. Allez parler au père de Habiba de « mode occidentale », donc de quelque chose de potentiellement condamnable, lorsqu'il ne voyait dans les bottes que leur utilité, leur fonctionnalité et, très probablement, leur bas prix. Allez lui demander de voir dans sa propre fille ce dont sont capables de voir ses vieux copains. Et nous voyons bien que c'est aussi à travers les yeux des autres que l'on se voit soi-même et que l'on vient à voir et à juger les siens.

La vie sociale, le *vivre-ensemble*, la manière de mener sa propre vie et de se mêler de celle des autres ne sont que rarement le résultat d'un libre choix, le fruit d'une « bonne » ou d'une « mauvaise » décision. Sans tomber dans un déterminisme primaire, nous devons de noter que le « traditionaliste », à titre d'exemple, n'a pas nécessairement *décidé* ou *choisi* d'être plutôt du côté traditionnel. Il l'est parce que toute sa vie il était du côté qui est le sien. Il l'est parce que c'est ainsi qu'il a été socialisé et c'est ainsi qu'il s'est socialisé... Je rappelle ainsi le poids de l'environnement so-



cial – au sens global du terme – qui implique, guide et oriente les manières dont les individus conçoivent, se situent et se projettent dans le monde. Dans une sorte d'empathie cognitive, les choses pourraient être pensées comme suit : regardons un groupe d'individus qui ont toujours fait les choses d'une manière donnée, identifiée et identifiable, en adéquation avec les règles communes qui codifient les manières de faire qui sont les leurs, des gens qui ont toujours cru dans les mêmes choses auxquelles leurs ancêtres déjà avant eux croyaient. Et voilà que tout à trac ils se trouvent en train de croire, de faire et de se comporter de manières que d'autres jugent « dénonçables ». Voilà que l'on vienne à leur signifier et à leur notifier que leurs manières de faire, que leurs croyances et autres modes de vie et de penser sont critiquables, voire condamnable, pour des raisons que l'on pense, par ailleurs, bonnes et justifiables. Voilà que l'on vienne à leur renvoyer d'eux-mêmes une image des moins valorisante, sans nécessairement qu'ils comprennent ce qu'il se passe ni ce qu'il leur arrive ! Je me dois ici de rapporter la souffrance et le désarroi que j'ai pu lire dans les yeux de vieux-hommes lors d'entretiens et de discussions que j'ai eus avec un certain nombre d'entre eux. Lorsqu'ils arrivent à évoquer le fait qu'ils ne soient plus écoutés, qu'il y ait de moins en moins de choses communes à partager avec leurs enfants – particulièrement avec leurs fils – ou qu'il reste de moins en moins de choses qu'ils puissent transmettre à leurs descendants, sans que ceux-ci ne se moquent d'eux, de leurs *mentalités* et de leurs *styles de vie*... Ce genre de confidences n'est pas tout à fait du même registre que le discours protestataire généralement attribué au vieux-hommes et auquel il a été fait référence plus haut. Il s'agit d'un constat moins général, dans le sens où c'est son propre désarroi qu'un vieil-homme exprime en marquant le décalage qui le sépare de ses propres enfants ou de son propre environnement...

### **L'arrangement des anciens**

Il est d'une grande banalité, dans le monde social, que de relever des écarts et des décalages entre des générations successives d'individus. Il y a là quelque chose de l'ordre du structurel. D'une manière difficilement évitable, les enfants prennent toujours de l'avance par rapport à leurs parents et participent à la construction et à l'échafaudage d'une trame de langage, de pensées et de manières.

res de se projeter dans le monde et dans le futur propres à leur génération et pouvant ne pas être en total accord avec celle de leurs parents. D'ordinaire, bien que je ne saurai dire de quel ordinaire il s'agit, ces écarts et décalages peuvent être plutôt « constructifs », puisque les inévitables interactions et confrontations entre les anciennes et les nouvelles manières de faire, modèlent ces mêmes anciennes et nouvelles manières pour en faire quelque chose d'à peu près acceptable et d'à peu près satisfaisant, aussi bien pour les porteurs de nouveautés et pour ceux qui valorisent l'ancien, que pour l'adaptation collective au nouvel environnement et aux nouvelles conceptions du *vivre-ensemble* qui s'installent, bon gré mal gré, dans la société. De la sorte, *acceptable* et *satisfaisant* ne veulent pas dire un consensus figé et fini, mais une situation « d'aménagement permanent des différences, y compris les oppositions, en une formation perçue comme non contradictoire » (Camilleri, 1990, p. 86). Cette forme de négociation implicite, sous-jacente et intrinsèquement dialectique est une constante inhérente dans et du monde social. Par contre, lorsque les écarts et les décalages sont tels que la transmission et la continuité des modes et manières sociales s'en fassent sentir, nous nous trouvons à coup sûr dans la configuration de l'*arrangement* entre les deux extrémités des écarts et entre les individus et les catégories d'individus qui leur sont agrégés et qui continuent à se côtoyer, à vivre ensemble et à former des mêmes entités sociales.

« لَكُمْ دِينُكُمْ وَ لِيَّ دِينِي », « Vous avez votre religion et j'ai la mienne » (*Le Coran*, Les Infidèles, 6). Ce verset du Coran est une locution assez fréquente, cependant vidée de sa substance religieuse, dans la bouche des anciens voulant se démarquer des manières – nécessairement nouvelles – qui ont cours dans leur environnement ou qui sont adoptées par les leurs. Une manière, qui loin d'être aigrie, de souligner une forme de cohabitation, disons « intelligente », entre des anciens, tirant l'essentiel de leurs références identitaires de valeurs et codes “anciens”, et d'autres, *a priori* plus jeunes qui adhèrent davantage à des nouvelles valeurs n'étant pas toujours en adéquation avec celles des anciens.

L'imam de la mosquée d'une grande ville du sud de Tunis, un homme pieux, portant en toute circonstance ses habits d'imam, avec sa coiffe et sa superbe *Jibba* tunisoise (soutane), parlant dans la vie de tous les jours une langue proche de l'arabe que du tunisien, reflet d'une culture savante et pas moins religieuse, est père d'une fille étudiante à la Faculté des sciences de Tunis, aux allures

des plus décontractées, portant bien les pantalons en jeans qui mettent en valeur ses superbes formes de jolie femme.

Cette référence évoque moins le contraste entre les deux manières d'être et de paraître du père et de la fille que la manière d'arranger et de gérer, au sein d'une même famille, mais d'une façon *différenciée*, l'ensemble des systèmes de référence et de valeur qui transparaissent, pour chacun des deux membres, dans les éléments de la vie de tous les jours. Aussi faut-il insister sur le fait que ce type de constat, loin d'être rare, traduit également une forme de cohabitation entre des représentations très différentes qui, à travers les individus concernés, donne une impression de « facilité » et d'« d'aller de soi », comme si cette cohabitation et cette gestion des représentations divergentes ne pouvaient leur poser de problèmes... Au fait, les individus ne se posent pas, chaque fois qu'ils agissent, la question de savoir si leurs actions, leurs comportements ou leurs appréciations sont en adéquation avec leurs représentations. Pas plus qu'ils ne se livrent à la mesure de la distance qui séparerait leurs représentations, en tant que références identitaires, de chacun des éléments qui font leur environnement. Lorsque nous ne sommes pas dans un contexte social de rupture, de changement total et radical du système cognitif commun, lorsque nous continuons à percevoir dans la vie de tous les jours et dans nos rapports aux autres des éléments de nos représentations identitaires, nous restons relativement à l'abri d'une remise en question de ces mêmes représentations qui continuent à nous servir dans la vie de tous les jours, y compris pour entrer en contact avec des individus que nous considérons adhérent à d'autres valeurs et d'autres représentations que les nôtres.

Le père de Habiba, à supposer qu'il ne fréquentait pas son cercle de copains, ne pouvait voir, dans sa fille et à travers elle, une représentation du *vivre-ensemble* opposée à la sienne, lorsqu'elle a mis les bottes en skaï noir. Pour autant il ne doit pas être dupe : il sait très bien que les bottes qu'il a achetées n'existaient pas du temps où il était jeune, pas plus qu'il n'aurait pu voir des filles ou des femmes en porter sous leurs habits « traditionnels ». Il sait ce qui est moderne, ce qui reflète le moderne, ce qui en est l'expression ou le produit, mais ce n'est pas pour autant qu'il se doit de prendre, instantanément et chaque fois que cela se présente, une position contre ce même moderne – qu'il rejette par ailleurs – ou contre ses modes et ses expressions. Dans le même sens, Carmel Camilleri a rapporté un exemple vécu, où « enseignant la philoso-

phie dans ce pays [*la Tunisie*] et étant peu au fait, dans les débuts, de ces problèmes de cultures, nous avons commencé par dispenser des cours sous-tendus par un rationalisme plutôt agressif. Nous finîmes quand même par nous inquiéter des réactions d'élèves qu'on nous avait dits très religieux. Leur réponse nous vint indirectement : « C'est bien simple, avaient-ils affirmé, quand on sort des cours on oublie tout ! » » (Camilleri, 1990, p. 99-100). J'ajouterai, comme beaucoup d'autres élèves...

Par conséquent, ce qui est problématique dans l'arrangement tel qu'il est compris dans ce texte, ce n'est pas tant le « repérage », la localisation d'éléments décalés, ou plus simplement des nouveautés, de leurs manifestations ou de leurs expressions dans la vie sociale, que le *sens* que ces derniers pourraient prendre dans la vie de tous les jours et dans les systèmes complexes qui organisent la vie en société.

### **Des patriarches attendrissants...**

« *Soyez discret, mon père risque de vous entendre !* » Cette sollicitation a été faite par Kaouther dans une assemblée familiale où étaient ses sœurs et belles-sœurs, un de ses frères, son cousin, sa mère et deux de ses tantes. La discrétion dont il s'agit concerne la nouvelle de sa grossesse. Elle attendait son troisième enfant.

La scène, aussi banale qu'elle puisse sembler et aussi anodine et fréquente qu'elle puisse être dans les milieux familiaux tunisiens, demeure à mon sens d'une extrême complexité. Il faut préciser que son père est déjà au courant de l'heureux événement. Il ne s'agit donc pas d'éviter que l'information arrive malencontreusement à ses oreilles, mais bien d'autre chose... Laquelle ? Difficile d'y répondre d'une manière non-équivoque. Et lorsque l'on cherche la réponse directement chez les intéressés et auprès de la principale concernée, on essuie des réponses de type « عيب *Ce n'est pas bien* » ; « *Cela ne se fait pas* » ; « *On ne parle pas de ces choses-là devant son père et encore moins à son père* »... De quelles choses s'agit-il ? De la grossesse, bien entendu... Mais à l'évidence il est question de choses dont la grossesse n'est qu'un des éléments à propos desquels la communication avec le père ne peut être, j'allais dire, *directe*. Il s'agit en l'occurrence d'éléments féminins portant et cristallisant autant d'aspects « imprononçables », « invisibles », « inavouables » et qui caractérisent le corps de la femme et sa fé-

minité : règles, grossesse, accouchement, rapports sexuels, contraception, épilation, lingerie...

Nombreux sont les travaux qui se sont intéressés aux mondes sociaux qui s'apparentent à ceux qui nous concernent ici, et qui concluent au fait que les femmes forment pour elles et entre elles des espaces qu'elles entretiennent en marge des activités sociales mixtes et qui sont à « l'abri » des intrusions masculines. Toutefois, il faut entendre dans ce constat une forme simplifiée du cloisonnement des espaces sociaux qui, en réalité, sont beaucoup moins étanches et beaucoup plus perméables que ne le laisseraient penser de telles allégations. En effet, la scène familiale de la discrétion vient décrire quelques-unes des passerelles qui ont lieu entre des mondes *a priori* bien distincts, celui des hommes et celui des femmes – pour reprendre, sans y adhérer, une typologie des plus classiques. D'abord une présence masculine (et même deux) parmi une assemblée, plutôt, de femmes. Une présence, j'allais dire, physique et réelle, celle du frère et du cousin, puis une présence plutôt intuitive et figurative, celle du père... Autrement dit, être un homme n'est pas aussi absolu que ne laisserait entendre une compréhension hâtive de la division sexuelle de la société. Le frère et le cousin sont à coup sûr des hommes qu'on considère par ailleurs comme tels, mais qui n'ont pas l'âge, le statut et la stature que peut avoir le père de la jeune femme et peuvent, par conséquent, être « autorisés » à entendre et même à participer à des discussions aussi féminines que la grossesse et être associés à la discrétion qui l'entoure – qui du reste n'en est pas une.

Pour le père, ce genre de retenue est extrêmement valorisant. Percevoir un changement dans les comportements et dans les manières de parler des siens, pour le père qui arrive dans un lieu, est le signe qu'il est toujours considéré avec égard perçu comme de la reconnaissance. C'est-à-dire que s'il a eu à entendre les membres de sa famille parler de la grossesse de Kaouther sans que ces derniers ne se soient aperçus de sa présence (dans le couloir, par exemple, où dans la pièce voisine), il n'aurait très probablement pas été froissé. En revanche, s'ils avaient continué à parler de la grossesse tout en sachant la présence dans les parages, cela l'aurait vraisemblablement vexé. Aussi, ce n'est généralement pas la fille qui viendra annoncer à son père le fait qu'elle soit enceinte. C'est habituellement la mère qui se charge d'informer son mari. N'y voyons rien de discriminatoire ni de réprobateur. Cela fait partie de « ce qui se fait » et de « ce qui ne se fait pas », une manière de gé-



rer les informations communes qui n'est pas nécessairement « dénonçable » par l'une ou l'autre des parties. Il n'y a qu'à voir toute l'attention et l'empressement qu'accorde la jeune femme à l'écho que lui fera sa mère de la réaction de son père apprenant l'heureux événement...

Pour associer, sans aucune perspective généralisante, des cas particuliers à ce contexte, notons l'étonnement et la stupeur de la future mère lorsque son père viendrait à lui demander des nouvelles de sa grossesse ou qu'il aborde simplement le sujet avec elle, alors qu'ils n'ont jusque-là jamais parlé ensemble de ce genre de chose. Il y a là particulièrement un moment d'extrême intimité entre un père et sa fille, mélange de pudeur, de retenue et de tendresse. Un moment volé aux manières de faire, lorsque le père délaisse, pour un moment, la manière habituelle de faire.

Dans une étude sur les hiérarchies et les différences sexuelles dans un quartier napolitain, Patrick Ténoudji fait remarquer que « le père méditerranéen stéréotypé, ce parent d'honneur et de honte qui gronde et tempête, et que l'on évite soigneusement d'approcher, est dans l'expression *piezz'e core*, entièrement substitué par un père d'amour et de cœur qui joue et ne refuse rien à son fils ou à sa fille. Ces hommes semblent aux yeux de leurs enfants à la fois des dieux indéboulonnables et des êtres fragiles à protéger » (2001, p. 249). Et pour protéger le père, pour le choyer, le dorloter, qui pourrait mieux le faire que sa fille ? Ne dit-on pas « *إِبنِيَّةٌ حَنِينَةٌ عَلَى بُوْهَا* », « *la fille est tendre envers son père* ». Un qualificatif dont les fils ne peuvent, bien entendu, en être « gratifiés »...

Il me semble par ailleurs, difficile de donner un exemple précis d'un échange ou d'un dialogue illustrant le genre de moment intime qui vient d'être évoqué. Il s'agirait de quelque chose comme une ambiance, une atmosphère, une manière de se regarder, de se toucher et qui est difficile à saisir... Néanmoins, le mariage de la fille est l'occasion qui révèle toute la tendresse que, cette fois, le père porte à sa fille et qui trahit la fragilité de ce mastodonte, de ce patriarche, symbole de l'autorité et de l'autoritaire qui gronde et qui tempête, comme disait Patrick Ténoudji... Rituellement, le jour du mariage, le mari se rend, en compagnie des siens, à la maison de sa promise avant de se rendre ensemble (futurs-époux, leurs familles, amis et voisins respectifs) à la mairie ou à la salle des fêtes pour la célébration du mariage et, de là, les mariés gagneront leur nouvelle demeure. L'instant précis où la fille quitte, en compagnie

de son mari, la maison paternelle est d'une grande douleur pour ses parents et particulièrement pour son père. Pour avoir assisté à plusieurs reprises à ces instants, je ne compte pas les fois où des pères, ne pouvant contenir leur émotion, éclataient en sanglots sous les yeux des convives qui, émus de son émotion, tentent de le consoler. Ce moment est vécu comme un déchirement, comme un seuil irréversible où la fille n'est plus celle virevoltante dans le giron familial, mais est devenue l'adulte qui ira affronter la vie avec un autre, ailleurs et, probablement, autrement.

### La pensée a ses raisons...

Je me dois, au terme de cet écrit, de dire les raisons qui ont fait mon intérêt – dans la perspective de l'arrangement normatif – pour les « vieux-hommes » et non pour les « vieilles-femmes ». J'évoquerai deux sortes de causes. La première trouve écho dans la distinction que Georges Balandier fait dans la modernité, à savoir : le *mouvement* et l'*incertitude* (1988, p. 65). Si le mouvement, synonyme de progrès, stimule et fascine, l'incertitude, elle, inquiète et porte en elle les éléments d'une certaine angoisse sociale. Ainsi, les vieilles-femmes – du moins celles que j'ai pu rencontrer – semblent, contrairement aux vieux-hommes, rarement portées par l'incertitude. Elles sont moins « râleuses » et voient dans les nouveautés et dans les changements qu'elles engendrent, les signes d'un meilleur devenir. Ne serait-ce que de part le fait que les filles soient davantage scolarisées qu'à une certaine époque et qu'elles s'affirment de plus en plus sur la voie de l'instruction et de la connaissance. Sans parler évidemment de l'hygiène et de la médicalisation du corps des femmes. Cette même « satisfaction » transparaît dans leurs propos lorsqu'elles font (aussi) allusion aux « jeunes d'aujourd'hui », filles comme garçons... Dit en d'autres termes, il est difficile de renoncer au pouvoir pour ceux qui semblent, qui pensent en ont le plus. Il est difficile d'accepter de céder quelque chose qui fait et qui a « toujours » fait partie de soi, de son être, de ce qui fait son assise sociale et la place que l'on occupe dans la vie du groupe, sans que ce déchirement ne se double d'une certaine frustration... Cela paraît concerner les hommes et davantage les plus âgés d'entre eux.

« *Les gens d'avant étaient fous !* », avait conclu Mannoubia, mon interlocutrice de 64 ans, qui me parlait des manières de faire

d'antan. Elle est originaire de l'île de Djerba et installée depuis une quarantaine d'années dans la banlieue tunisoise de Ben Arous. Mannoubia me racontait l'époque – qui loin d'être totalement révoquée – où l'homme n'osait pas prendre son enfant dans ses bras en présence de son propre père. L'époque où la femme mariée qui rendait visite à sa famille, laissait son bébé dans une sorte de couffin accroché à un olivier ou un palmier aux abords de la maison familiale et fait mine d'avancer lentement, seule, jusqu'à ce qu'on la voie arriver et qu'on se presse pour chercher l'enfant suspendu.

Kilani, un homme de la même génération que Mannoubia, m'a déjà raconté, dans d'autres circonstances et dans d'autres lieux, cette époque où l'on ne portait pas son enfant devant son père. Bien qu'il n'y ait pas vraiment de nostalgie dans ses propos, mon interlocuteur se référait à cette manière de faire pour évoquer et illustrer le respect des parents et l'égard qu'on leur doit et qui « *fait de plus en plus défaut dans notre société présente* ». Voici comment un même contexte, une même manière de faire vient rappeler, illustrer et appuyer deux visions, deux interprétations totalement différentes. Et il m'est difficile de ne pas qualifier l'une de féminine et l'autre de masculine, selon le modèle balandierain du *mouvement* et de *l'incertitude*...

Je réalise tout à fait que la manière dont je présente et j'oppose les catégories sociales risque d'induire une division radicale de ces catégories où les plus âgés seraient traditionalistes et conservateurs et les plus jeunes seraient progressistes. Cela n'a aucun fondement. D'abord parce que nombreux sont les jeunes qui pencheraient plutôt pour le conservatisme en méprisant la modernité ou nombre de ses aspects et de ses effets pendant que des plus âgés se trouveraient au contraire portés par elle. Ensuite, la finalité de cette analyse est moins d'étiqueter ou même de caractériser une catégorie sociale ou une autre. Je me livre, au fait, à une forme de *stylisation* des comportements des uns et des autres des individus et des catégories d'individus qui font le monde social tunisien contemporain, afin d'apporter des éléments de compréhension de ce qui se trame dans ces sociétés, moyennant la problématique de *l'arrangement* entre les idéaux normatifs et la réalité changeante des contextes et des environnements. *Styliser*, dans le sens où Harpagon, tel que Molière le présente, n'est pas un avaro « moyen », ni un « avaro-témoin », pas plus qu'il n'est un quelconque avaro. Molière a stylisé chez Harpagon, a accentué chez lui les comportements d'avarice et de cupidité qui, en réalité, ne seraient pas



forcément cumulables chez une même personne et se trouveraient « éparpillés » parmi les avarés.

La deuxième raison de mon intérêt pour les vieux-hommes relève d'un registre plutôt personnel. Il se trouve que j'ai longtemps appréhendé les entretiens que j'avais à faire avec les vieux-hommes. Il me semblait que j'allais avoir des difficultés à les faire parler d'eux-mêmes et de leurs relations avec les leurs, sans qu'ils endossent la figure de l'autorité ou celle des garants des bonnes valeurs, encore une fois de « ce qui se fait » et de « ce qui ne se fait pas ». En somme, sans qu'ils « jouent » aux vieux-hommes. Chose qui bien entendu n'est pas sans intérêt, cependant j'aspirais à recueillir aussi autre chose auprès d'eux : des éléments qui me permettraient de toucher et de savoir ce qui se passe dans la *tête* des pères et ce qui se passe dans la *tête* des époux. Ces informations me semblaient d'une grande importance et méritaient que je m'« acharne » à trouver le moyen de faire réagir les vieux-hommes et à cueillir la manière dont ils voient et comprennent leurs relations avec leurs épouses, avec leurs filles, avec leurs fils, avec leurs belles-filles ou avec leurs gendres... Ce qui est remarquable dans ce que je viens d'écrire, est le fait d'avoir été longtemps persuadé que ce que j'arriverai à connaître des rapports des vieux-hommes avec les leurs ne pouvait être qu'une découverte pour le *chercheur* que je suis. J'étais persuadé d'ignorer jusqu'au plus élémentaire de ce que peuvent penser les vieux-hommes. Après tout, comment aurais-je pu le savoir ? Entre les vieux-hommes et moi il y a tellement de *distance* : je ne suis pas encore vieux (du moins c'est ce que je me plaisais à croire), je n'ai pas d'enfants, de plus une certaine *déformation* professionnelle m'a appris à mettre de la distance entre mes objets d'étude et ma personne... Mais au fait, qu'aurai-je voulu que ces messieurs me disent quant à leurs relations avec les membres de leurs familles ? À quelles confidences, vérités ou autres secrets, aurai-je voulu accéder ? Que seraient donc ces choses cachées et mystérieuses que j'aurai voulu toucher... ?

J'ai fini par me rendre compte, comme par enchantement, qu'il n'y avait pas de choses secrètes que seules les vieux-hommes – tels que je les qualifie – connaissent. Il n'y a pas de manières de faire et d'être avec son épouse ou avec ses enfants qui soient du registre du caché ou du voilé. Tout ce que je voulais qu'il me soit dévoilé et révélé je le savais déjà... Je le savais parce que je suis un homme qui a été éduqué comme un homme en vue d'en devenir un... Je le savais parce je fais partie de cette société et que le fond

de ma personne est tapissé de tout ce qu'elle m'a donné à apprendre et de tout ce qu'elle m'a appris aussi quelque peu sans me rendre compte... Curieuse est cette manière de découvrir les choses et de découvrir en même temps des choses sur soi-même... Philippe d'Iribarne (1989) en arrive à faire un constat similaire, lorsqu'il a entrepris de « découvrir » comment la force des particularismes est, dans les usines françaises, non seulement un facteur de division mais surtout une manière fondamentale de travailler ensemble. Pour ce faire, a-t-il écrit, « il nous a fallu partir d'une analyse de tous les écarts, à première vue surprenants, entre ce qui apparaissait à nos yeux et ce que nous aurions dû constater suivant un concept plus « moderne » de la vie en société. Et nous avons fini par comprendre, non sans mal, que ces écarts ne formaient pas une simple collection de bizarreries dépourvues de sens ; qu'ils révélaient une conception aussi cohérente, mais autre, que ce que nous attendions. Nous avons découvert avec étonnement que ce que nous observions paraissait à maints égards devoir beaucoup à la conception de la vie en société qui marquait au grand jour l'ancienne France (et cela nous a donné à penser que si la dénonciation de nos « archaïsmes » ne paraît constituer guère plus qu'un rite inefficace c'est que, loin d'être de simples résidus d'un temps révolu, ces « archaïsmes » sont constitutifs d'une manière de vivre ensemble qui, dans la réalité, demeure largement la nôtre). » Iribarne, 1989, p. 57) Le physicien Alfred Kastler (prix Nobel 1966) disait des découvertes que la science, mais aussi le sens commun, rangent sous l'appellation d' « accidentelles », qu'elles ne sont pas accidentelles. Il pense que les individus, qu'ils soient scientifiques ou profanes, ont des moments de perspicacité et que c'est grâce à leurs expériences personnelles et à leurs vécus qu'ils sont en mesure de les reconnaître en tant que telles. Je crois comprendre ce que Kastler a voulu dire...

## Épilogue

La présente contribution s'est faite rattraper par les événements exceptionnels qui, depuis la mi-décembre 2010, bouleversent les sociétés tunisiennes et qui ont conduit à la chute de Ben Ali. L'on se rend alors compte que les régimes totalitaires fabriquent (entre autres) une sorte d'unité de l'être et du paraître. C'est-à-dire que lorsque nous avons l'habitude de dire (de dénoncer) que les

dictatures, mais aussi les sociétés sous emprises dictatoriales, musèlent les *libertés d'expression*, il fallait penser – du moins en ce qui concerne la Tunisie –, non seulement à l'expression des diversités *politiques, publiques, intellectuelles*, mais également à celle des diversités des modèles sociaux, des idéaux, des visions du monde, des possibilités d'être, de ce qui est, par exemple, compris comme de la « réussite » ou de l'« échec » social... Aussi, en cette période de l'après dictature et d'avant la première assemblée constituante, il va falloir, me semble-t-il, compter avec tout le monde, avec toutes les différences, et ce n'est pas – encore une fois – qu'en termes de sensibilités et d'orientations politiques. Il va falloir compter avec les pressés, les patients, les aigris, les tolérants, les opportunistes, les optimistes, les égoïstes, les extrémistes, les haineux, les paranoïaques, les fanatiques, les impulsifs, les altruistes, les réfléchis... Tous sont devenus visibles (de manière plus ou moins spectaculaire) sur la place publique, dénonçant ce qui leur semble dénonçable, appelant à la vigilance vis-à-vis de ce qui leur semble menacer la configuration sociale et politique qu'ils voient idéale, étayant (plus ou moins adroitement) les principes de cette nouvelle Tunisie qu'ils voient la meilleure. Tous convaincus de la légitimité de leurs positions et de leurs voix, acquis incontestable de la Révolution...

Dans ce contexte, et au moment où je remets ce texte aux éditeurs (juillet 2011), je ne suis pas certain que, d'un point de vue sociologique, les règles qui gèrent et organisent les relations entre individus de sexes, de générations et de milieux différents, les règles du *vivre-ensemble*, n'aient pas été au moins bousculées. Je crains que les balbutiements de la nouvelle société qui tente de naître et l'état d'espoir, d'attente, d'inquiétude et de vigilance que vit le pays depuis le 14 janvier 2011 (date de la fuite de Ben Ali), ne soient en train de bouleverser des schémas sociaux qui nous semblaient, jusque-là, quelque peu *stables*... Affaire à suivre !

### Références bibliographiques

- Balandier G. (1988), *Le désordre. Éloge du mouvement*, Paris, éditions Fayard.  
 Camilleri C. (1990), Identité et gestion de la disparité culturelle. Essai d'une typologie, in Camilleri C. et al. (dir.), *Stratégies identitaires*, Paris, éditions PUF.  
 Goffman E. (1974), *Les rites d'interaction*, Paris, éditions de Minuit.  
 Gorz A. (1964), *Le Traître*, suivi de *Le vieillissement*, Paris, éditions Gallimard.  
 Iribarne (d') P. (1989), *La logique de l'honneur. Gestion des entreprises et traditions nationales*, Paris, éditions du Seuil.

- Janne H. (1976), La souillure du meurtrier, *in* J. Poirier, Fr. Raveau (dir.), *L'autre et l'ailleurs. Hommage à Roger Bastide*, Paris, éditions Berger-Levrault, p. 152-163.
- Ténoudji P. (2001), De la différence, de la hiérarchie et du jeu des sexes. Ethnographie des gestes et du langage dans un quartier de Naples, *Les Temps modernes*, Paris, éditions Gallimard, n° 615, p. 240-255.